

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 55

Artikel: Astrologie populaire
Autor: D'Anjou, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vement secouru en un soir d'hiver fut bientôt un frère, en effet. En lui faisant du bien, ni elle ni ses parents ne songèrent à lui imposer une manière de voir. Ils eurent la délicatesse très haute de l'affranchir de sa misère et de lui préparer une destinée.

D'autres, peut-être, eussent cru assez faire en confiant le garçonnet à quelque institution charitable ou en utilisant ses services dans leur maison : M. et Mme Fayel lui demandèrent simplement :

— Que veux-tu devenir, mon enfant ?

Et le petit, l'éclair d'un rêve aux prunelles, répondit ardemment :

— Je veux être musicien !

Son vœu fut accompli.

Il travailla frénétiquement, avec ce seul but : conquérir la gloire pour la mettre un jour aux pieds de ses bienfaiteurs, pour l'offrir, éblouissant hommage, à la créature adorée qui l'avait sauvé !

Car s'il aimait tout de suite M. et Mme Fayel d'une filiale tendresse, ce fut un culte qui naquit en son âme pour Cécile, un de ces sentiments éternels et absolus qui ne peuvent germer que dans un cœur neuf, et qui durent autant qu'à lui ; toujours, la jeune fille devait demeurer pour Jean Cayrol dans ce nimbe où elle était apparue à sa détresse, et pour personne, jamais, il ne retrouverait la ferveur d'adoration qui l'inclinait vers elle !

Ainsi, il était heureux. Il jouissait, de la voir, de l'entendre, et ne demandait pas davantage ; le présent le berçait, le triste passé était aboli, il n'envisageait pas l'avenir.

Toute son adolescence coula dans ce rêve suave.

Mais, hélas ! on se réveille de tous les rêves !...

V

Jean Cayrol avait seize ans, quand, arrivant pour les vacances dans l'hospitallerie maison où il était traité en enfant adoptif, il y trouva tout le monde en fête. Cécile avait au front un rayonnement inconnu. M. et Mme Fayel souriaient d'un sourire attendri, tandis que leurs paupières retenaient des larmes, — les larmes de l'éternelle mélancolie qui se glisse dans tous nos bonheurs.

doux projets, le jeune officier agonise lentement sur la terre de Chine.

— C'est un homme perdu ! il n'en a plus que pour quelques semaines, quelques jours peut-être... Sans sa robuste constitution ce serait déjà fait de lui ! a dit le major.

Gauthier a compris sans l'entendre la terrible sentence. Mais tout en faisant son sacrifice il conserve en lui-même cet espoir latent, que Dieu a si profondément gravé au cœur de l'homme, qu'il lui a laissé comme un génie bienfaisant chargé de bercer ses douleurs et d'adoucir ses maux.

— Si on le rapatriait ?... interroge un de ses chefs.

Le major répond en hochant la tête avec un mouvement de pitié :

— Je n'en prends pas la responsabilité, mon colonel. Il est trop tard, jamais ce pauvre garçon ne pourra supporter le voyage.

— Qu'en pensez-vous, mon ami ? demande celui-ci avec bonté en s'adressant au malade. L'air du pays fait parfois des prodiges ; voulez-vous en essayer ?

Le regard de Gauthier se leva chargé de reconnaissance vers l'officier supérieur.

C'est que Cécile se mariait !

Et le épousa le fiancé de son choix, un jeune diplomate qui allait l'emmener au loin et ce serait pour l'aimé que résonnerait, dans une maison étrangère, la superbe voix qui réveillait au fond de l'âme les songes endormis !

Ce fut, pour Jean, comme un coup de massue !

Jamais il n'avait pensé qu'elle pourrait s'en aller, un jour, au bras d'un autre, et qu'il ne la verrait plus !

Alors, par un changement que ses bienfaiteurs jugèrent inexplicable, il devint sauvage ; fuyant les réunions, il passa les vacances à errer par les bois, les endroits solitaires où l'on peut souffrir à l'aise et gémir comme une bête blessée.

Aux repas, aux entrevues nécessaires, il était calme et silencieux. Pourtant, le jour du mariage, son courage le trahit. La cérémonie achevée, il s'enfuit dans sa chambre, fit dire qu'il était malade.

Il ne voulait pas voir partir Cécile ; il sentait qu'il tomberait là, près de la voiture, avec un grand cri de désespoir !

Mais la jeune femme le chercha ; elle refusa de quitter la maison paternelle sans embrasser celui qu'elle appelait « son petit frère ».

A cette adieu tendre, quelque chose se brisa dans l'âme de Jean : il éclata en sanglots.

— Qu'as-tu donc ? s'écria Cécile effrayée... Je reviendrai, Jean, voyons !... Sois raisonnable !

Il leva vers elle un regard plein d'une inexprimable désolation, et tous bas, d'une pauvre voix qui tremblait effroyablement, il lui chanta :

Mon cœur est sous la pierre,

Où nous l'avons scellé

Quand tu t'en es allé... ee

Elle comprit et demeura saisie un instant ; puis, souriant de ce qu'elle croyait une souffrance d'enfant, elle dit :

— Ce sera vite oublié, mon petit Jean ; sois raisonnable !

Et elle se sauva, courant vers son bonheur qui l'attendait.

— Je vous remercie, mon colonel, je serai si heureux de revoir ma mère ! balbutia-t-il tandis que sa tête retombait défaillante sur sa couche.

Le lieutenant Lenorey vient de quitter la jonque qui l'a amené jusqu'au navire en partance pour Marseille. Mieux qu'on n'osait l'espérer, il a supporté cette fatigue du premier déplacement. Et maintenant, confortablement installé sur le pont, ses yeux se retournent une dernière fois vers le drapeau français planté sur la colline qui domine Pékin ; son regard embrasse l'horizon désolé des plaines qui entourent la ville, et c'est avec une joie presque enfantine qu'il adresse un définitif adieu à la terre des Célestes.

L'ancre est levée. Désormais chaque tour d'hélice rapproche de leur patrie ces hommes qui, vigoureux et forts au départ, reviennent méconnaissables et ressemblent autant à des squelettes animés qu'à des êtres humains. Combien parmi eux arriveront au port ?... C'est le secret de Dieu ! Quelle angoisse pour tous ceux qui, sur la terre de France, attendent un mari, un fils ou un frère !

Allongé sur l'étroite couchette de la ca-

VI

Jean Cayrol n'était pas de ceux qui oublient.

Mais, par bonheur, il était de ces grands artistes chez qui la douleur engendre le génie !

Prix de Rome, puis compositeur applaudi, il atteint maintenant à cette gloire qu'il avait rêvé d'offrir en hommage à ses bienfaiteurs. Son premier grand opéra vient d'être joué. Vous l'avez entendu, sans doute, vous y avez pleuré peut-être...

Et je vous ai conté cette histoire pour que vous sachiez que le talent qui nous émeut est fait, presque toujours, de l'impérissable regret de quelque félicité perdue !

Jean de MONTHEAS.

Astrologie populaire

Le Nez

Le nez au milieu du visage est le trait le plus saillant ; il avance en éclaireur, flairer et envoie ses indications au cerveau. C'est pour cela sans doute qu'on dit d'un être rusé : il a du nez, et d'un naïf : il n'a pas de nez. Cet appendice contribue grandement à l'expression générale, et voici les indices intellectuels qu'on en peut déduire : De petites narines accompagnent presque toujours la timidité, peu de capacité, peu d'aptitudes aux grandes choses. Quand l'épine du nez est large, qu'elle soit droite ou courbée, elle dénote des aptitudes au-dessus de l'ordinaire. Un nez bien fait, selon l'esthétique, doit être d'une longueur égale à celle du front, avoir un léger enfoncement à sa racine, l'épine un peu plus large à partir du milieu. Le bout ne doit être ni pointu, ni large, ni dur, ni trop charnu, et le contour inférieur doit être très purement dessiné. Il faut aussi que les ailes du nez, vu de face, soient distinctes. Le bas du nez, vu de profil, doit être égal au tiers de sa longueur. Les narines bien faites sont arrondies à leur partie postérieure et terminées en pointes à la partie antérieure.

Que le nez soit aquilin, droit ou relevé, si toutes ces règles s'y trouvent exactement représentées, il sera beau et dénotera une heureuse nature ; ce n'est pas dans la forme que

bine dont il ne sort plus depuis de longs jours, anéanti par l'extrême chaleur, Gauthier trouve à peine la force de remuer. bercé par le roulis du navire, son esprit flotte sans cesse entre le rêve et la réalité, sans qu'il soit trop à même de distinguer l'un de l'autre, et les jours se succèdent sans qu'il en ait conscience. Déjà le *Mytho* a laissé derrière lui l'Océan indien et la Mer Rouge pour entrer dans l'isthme de Suez... Deux hommes ont succombé presque au début du voyage ; on regarde comme une invraisemblance que le lieutenant Lenorey ait pu jusqu'ici résister à cette atmosphère torride qui abat les plus forts.

Puis la température devient plus clémente, Gauthier peut se lever et mettre la tête au sabord. Comme un enfant, il prend plaisir à contempler le jeu des rayons du soleil à travers les vagues, les larges vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, s'interposent entre la lumière ainsi qu'un gigantesque écran de gaze, pour s'évanouir soudain comme un paysage de rêve.

Son cœur bat plus précipitamment lorsqu'il interroge l'horizon à l'aide d'une lunette d'approche, il aperçoit venant de France la silhouette d'un paquebot rasant

consiste en général l'observation physiognomique, c'est dans l'ensemble harmonique des proportions. On dit bien — mais ce ne sont que des impressions vulgaires non basées sur la science — que les nez aquilins sont indice de noblesse et d'intelligence, que les nez droits relèvent l'ensemble heureux des facultés sans transcendance d'aucun genre, que les nez relevés du bout annoncent la gaîté et une certaine ruse, que les nez en bec d'oiseau de proie dénotent la méchanceté et ceux en pied de marmite la sottise. Bref, qu'un nez soit construit n'importe comment, l'essentiel est qu'il ait du *flair* et sache mener son personnage là où il trouvera agrément, honneur, attraction et profit.

Le chien a sur nous à ce sujet un grand avantage, son nez est son unique guide et il ne le trompe guère, car les yeux des animaux n'apprécient pas la beauté, mais il sent l'odeur des gens bons — oh! sans jeu de mots — et l'odeur des méchants. La bonté est un parfum agréable et la malice, nauséabond; l'expression employée souvent dans les livres pieux : « Etre en odeur de sainteté » n'est pas tout à fait une métaphore. Pour clore, mes sœurs, l'histoire du nez, je vous envoie, sur l'aile des vents, la meilleure essence de sympathie

RENÉ D'ANJOU.

Hivernage des Abeilles

Nourriture. — On doit toujours laisser aux abeilles des provisions suffisantes.

Si vous ne voulez pas être obligé de nourrir votre petit monde et d'avoir toutes sortes d'inconvénients et même d'insuccès, ne faites pas trop usage de l'extracteur; j'insiste particulièrement sur ce point, où les débutants pêchent toujours.

Je sais bien que lorsqu'on a apporté tous ses soins pour conserver ses abeilles, pour les faire prospérer et multiplier, l'on peut prendre sa part de leur richetut; sachez vous modérer. De même que dans la fable, ne tuez pas la poule pour avoir des œufs. Avant tout veillez à ce que chacune de vos ruches possède de 15 et 17 kilos de miel réglementaires.

Que faire pour secourir les populations qui sont à court ou qui n'ont plus de nourriture? Profitez d'une belle journée pour y introduire un rayon de miel operculé. A son défaut placez

au-dessus des cadres, directement sur le groupe, une plaque de sucre légèrement humectée d'eau.

Les abeilles viendront sucer le sucre que la chaleur intérieure de la ruche aura ramolli.

Chaleur. — J'hiverné mes abeilles dans des ruches à double parois de 0 m, 64 des quatre côtés; avec une telle épaisseur, elles sont complètement à l'abri des variations extérieures de l'atmosphère, et même par des hivers rigoureux les cadavres sont peu nombreux à la fin de l'hivernage.

Aux ruches dont la population n'est pas très forte, j'enlève les cadres extrêmes de chaque côté du groupe, puis je renferme entre deux partitions, les six ou sept cadres occupés par les abeilles, après quoi, je remplis les côtés vides de mousse et de vieux chiffons; la natte en bois est posée directement sur les cadres; par dessus on met un matelas de balle d'avoine et enfin le trou du nourrisseur pratiqué dans le matelas est bouché par une couverture de laine, de façon à ce que les vapeurs produites par le groupe hivernal puissent facilement s'échapper et se volatiliser.

Aération. — Un auteur bien connu, M. Hamet, nous dit : « Que faut-il pour que la combustion ait lieu et produise de la chaleur, de l'oxygène, beaucoup d'oxygène, c'est-à-dire de l'air bien pur? Ainsi, quand, notre feu ne brûle pas, nous nous servons du soufflet. Il faut de même de l'oxygène aux abeilles, c'est-à-dire de l'air pur pour que la combustion du miel s'accomplisse dans leur laboratoire, et ce sont leurs ailes qui servent de soufflet, lorsque cet air leur manque. »

La conclusion est donc que, dans une ruche, la nourriture entretient la chaleur et le battant précipité des ailes purifie l'air, mais, pendant ces périodes hivernales, les ventilleuses n'ont souvent pas la force de faire marcher leurs pauvres petites ailes engourdies; nous ne scurons donc mieux faire que de leur venir en aide.

A cet effet j'ai muni toutes mes ruches de ventilateurs à l'arrière, et afin de régler l'ouverture et par là aussi les courants d'air, suivant les saisons, j'ai aménagé une plaque métallique qui coulisse de droite à gauche entre deux pitons.

On parvient encore à donner de l'air en soulevant les ruches de quelques millimètres sur de petites cales, si toutefois les plateaux ne

raient parmi les passagers... Une douceur pénétra dans l'âme de Gauthier, le sang circula plus rapidement dans ses veines, l'éclat fiévreux de son regard se voila. Il ne supposait pas, dans l'alanguissement de son être physique et moral, l'effet magique que pouvaient produire sur lui ces trois mots : — Terre de France! —..... Et maintenant il se surprenait à désirer vivre pour revoir sa patrie, sa mère... ce Paris aussi, où il avait tant souffert, il est vrai, mais si profondément aimé... Ce Paris où, s'il lui était toujours interdit d'approcher de Chantal, il vivrait du moins dans la même atmosphère qu'elle, où il aurait peut-être le bonheur de l'apercevoir un jour ou l'autre dans la mêlée des réunions mondaines ou sur les promenades publiques. Son cœur se réveillait plus épris que jamais, et comme l'affamé se contente des miettes qui tombent d'une table opulente, il se prit à songer, lui aussi : « Que la bienveillance seule de certains cœurs, est mille fois plus douce que l'affection de beaucoup d'autres. » (1)

(1) Mme Swetchine,

(A suivre).

sont pas cloués. Dans ce dernier cas, ouvrez les entrées de toute la largeur, cela peut suffire pour faire échanger l'air du dedans avec l'air du dehors.

A mes débuts en apiculture, j'avais construit des ruches avec une souape d'aération au milieu du plateau, mais j'ai vite abandonné ce mode de ventilation qui donnait toutes sortes de déboires. Souvent le courant d'air s'établissait de bas en haut, et les pauvres recluses, surprises et glacées par le froid, tombaient dru sur le plateau.

R. MOUSSET, apiculteur.

Menus propos

Les sirènes avertisseuses. — Chaque hiver ramène une recrudescence de brouillards sur les côtes d'Angleterre causant un plus grand nombre de sinistres que les années précédentes. Ces brouillards sont d'une telle densité qu'ils rendent parfois inutiles les plus puissantes lentilles employées par les phares. On a cherché à porter remède à cet inconvénient en employant un appareil appelé « mégaphone » dont le dispositif, très simple, est le suivant. C'est une sirène d'une grande puissance, qui mugit fortement au moyen de huit embouchures. Une série de coups distincts avertissent les pilotes non seulement de la présence d'un écueil mais encore de la nature de l'écueil. Cette indication est produite par la cadence des différents coups, les divers mégaphones installés sur les côtes ayant des cadences différentes. On a déjà installé plusieurs de ces appareils dans les phares d'Angleterre et du Canada. Les résultats obtenus permettent de penser que l'emploi de cet appareil va être généralisé.

* * *

Engins japonais. — On croyait que la guerre s'humaniserait au vingtième siècle. Hélas ! Il n'en est rien. Les armes, seules, se sont perfectionnées; les hommes sont restés les mêmes. Les journaux quotidiens ont parlé des différentes ruses de guerre qu'emploient les belligérants en Mandchourie, et le lecteur est devenu familier avec les « trous à loups », avec les fils de fer barbelés, avec les autres procédés meurtriers inventés par la fertile imagination des combattants. Mais personne, à ma connaissance, n'avait encore parlé des « paties de corbeau ».

Ce sont des boules de fer, grossies comme de petites pommes, hérissées de quatre pointes d'acier disposées de telle façon que, quelle que soit la position de la boule, l'une des pointes se dresse toujours dans une direction perpendiculaire.

On comprend, dès lors, le rôle de ces dangereux engins, employés surtout par les Japonais. Chaque fantassin en porte toujours plusieurs dans son havresac. On les sème sur un terrain couvert d'herbes et l'on s'efforce d'attirer en cet endroit la cavalerie ennemie. Les pointes perpendiculaires s'enfoncent dans le sabot des chevaux, qui, du coup, sont mis hors de combat.

Le cavalier est ainsi réduit à l'impuissance.

C'est grâce à ce procédé que les Japonais ont empêché jusqu'ici les cosaques de faire parler d'eux.

Si la fameuse cavalerie russe s'est vue réduite à jouer un rôle secondaire depuis l'ouverture des hostilités, ce n'est pas par manque de bravoure.